

Les vertus pédagogiques de *Kaamelott*

par Richard Taillet, sur le blog Signal sur bruit

« Faites des phrases », « Je ne comprends pas », « Pourquoi ? »... Las d'écrire ces mêmes mots en rouge dans la marge des copies que je corrige à longueur d'année, j'ai fini par les faire graver sur des tampons. Mes séances de correction sont devenues plus sonores et agitées, au grand dam de mon chat !

Les corrections de copies obligent à faire face à ce qui constitue à mon avis notre plus grand échec collectif, à nous autres enseignants : beaucoup d'étudiants (titulaires d'un baccalauréat) éprouvent d'énormes difficultés à faire des phrases qui soient correctes et compréhensibles sur les plans grammatical et logique (sans même parler de l'orthographe). C'est frustrant, parfois désespérant, voire déprimant.

À l'université, nous proposons des cours de « méthodologie du travail universitaire », qui ont pour ambition d'aborder, entre autres, ce problème. Ou au moins de transmettre aux étudiants un message qui pourrait se résumer à « Attention ! Nous, enseignants, futurs interlocuteurs et évaluateurs, avons l'impression de ne pas vous comprendre, vous les étudiants, quand vous écrivez ou posez des questions ».

Bien entendu, dire aux étudiants « Il faut faire des efforts pour mieux vous exprimer » ne sert strictement à rien, comme tout message qui commence par « Il faut... ».

La pédagogie étant un art sournois, il faut biaiser. L'humour ouvre beaucoup de portes, et je ne cesse de remercier mentalement Alexandre Astier pour avoir réalisé la série *Kaamelott*. Outre le fait qu'elle me fait rire, certains épisodes fournissent des perles qui m'ont permis de me libérer de la frustration évoquée plus haut et de faire évoluer un peu la situation. En particulier, chaque année, la première séance de méthodologie du

travail universitaire commence par le visionnage collectif de l'épisode *Tel un chevalier*, dans lequel Perceval tente d'adresser une demande à Arthur sans parvenir à se faire comprendre (<http://kaamelott.co/livre-1/tel-un-chevalier/>).

Cet épisode donne une forme précise au message que j'essaie de faire passer à mes étudiants. Les répliques, comme celles qui suivent, éveillent en moi le souvenir de l'agacement face à des échecs de communication :



Richard Taillet

Arthur : *Par exemple, un colifichet, qu'est-ce que c'est pour vous ? Comment vous vous le représentez ?*

Perceval : *Un colifichet, c'est quelqu'un qui...*

Arthur : *Non. Déjà non. Je suis désolé, mais pas du tout.*

Il existe sans doute un nom savant pour cette méprise, cette antfigure de style, cette phrase qui dès les premiers mots part dans le décor, mais pour ma part, je l'ai dénommée « percevalade ».

Après ce prélude, je présente un certain nombre de percevalades trouvées dans des extraits de copies anonymes des années précédentes. Par exemple : « Les conditions de Gauss sont un faisceau arrivant de l'infini et un système lentille/écran ».

Nous essayons, collectivement, de comprendre certaines de ces percevalades. Il ne s'agit pas de se moquer mais, sans s'empêcher de sourire, de réaliser, comme Arthur dans ce même épisode, que « Non, mais je sens bien que vous essayez de dire quelque chose ! »

Bien entendu, lorsque deux personnes ne se comprennent pas, il est idiot de projeter systématiquement les torts sur l'autre. La séance s'achève par un petit jeu destiné à mettre en évidence ce partage des responsabilités, pour mettre l'étudiant à la fois dans le rôle de mal-exprimant et de mal-comprenant. Ce jeu consiste à distribuer à chaque étudiant un dessin géométrique, et à lui demander de décrire ce dessin par un petit texte rédigé sur un bout de papier, pour qu'un camarade qui ne l'a pas vu puisse le redessiner en s'appuyant uniquement sur cette description. Lorsque le dessin final est très différent de l'original, on peut alors décortiquer le processus de communication et instaurer un dialogue entre les deux interlocuteurs, pour tenter de départager les torts.

Pour terminer en assumant ma part de responsabilité, je dois avouer qu'il m'arrive, certains jours en cours de physique, de m'identifier à Perceval en train d'expliquer les règles du contre-sirop (<http://kaamelott.co/livre-2/perceval-et-le-contre-sirop/>) ! ■



Richard TAILLET
est professeur à l'université Savoie Mont Blanc et chercheur au Laboratoire d'Annecy-le-Vieux de physique théorique (LAPTh). Il est l'auteur du blog Signal sur bruit (www.scilogs.fr/signal-sur-bruit).



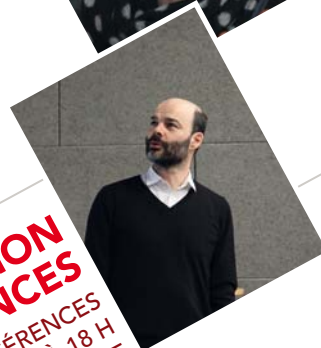
Retrouvez tous nos blogueurs sur www.scilogs.fr et suivez-les sur les réseaux sociaux.

PASSIONS DE CHERCHEURS

À L'OCCASION DE SES 70 ANS,
LE CEA EST PRÉSENT À LA CITÉ DES SCIENCES ET L'INDUSTRIE
DU 8 OCTOBRE AU 1^{ER} NOVEMBRE 2015.

UNE EXPOSITION
« LE CEA, 7 DÉCENNIES AU SERVICE
DE LA RECHERCHE ET DE L'INNOVATION »

ENERGIE NUCLEAIRE
SANTÉ
ENERGIES RENOUVELABLES
CLIMAT
MICRO & NANOTECHNOLOGIES
TRANSFERTS INDUSTRIELS
DEFENSE



**UNE REPRÉSENTATION
THÉÂTRALE BINÔME**
SUR LE THÈME DE LA SIMULATION
NUMÉRIQUE, À 15 H
DIMANCHE 11 OCTOBRE

**UN MARATHON
DES SCIENCES**
SUITE DE COURTES CONFÉRENCES
NON-STOP DE 11 H À 18 H
LE SAMEDI 10 OCTOBRE

**ENTRÉE LIBRE
LES 10 & 11 OCTOBRE**



HOMO SAPIENS INFORMATICUS chronique de Gilles Dowek

Que devient notre schizophrénie ordinaire ?

Avec le Web, chaque individu exhibe, simultanément ou presque, des facettes différentes de sa personnalité.



L'été nous offre parfois l'occasion d'assister à des saynètes pittoresques, comme celle de cet homme avachi dans une chaise longue à la buvette de la plage, qui doit en être à son troisième mojito en plein soleil quand son téléphone se met à sonner. Il décroche et, après quelques instants de flottement, se met à parler avec le ton impérial d'un président de conseil d'administration.

Cette personne souffre, comme chacun de nous, de schizophrénie ordinaire : elle est composée de nombreuses personnalités et, comme l'écrit Nathalie Sarraute, chaque fois que l'une d'elles se montre au dehors, elle se désigne par « je », par « moi », comme si elle était seule, comme si les autres n'existaient pas (*Tu ne t'aimes pas*, Gallimard, 1989). D'ailleurs, notre vie serait-elle possible si nous étions contraints d'avoir une personnalité constamment identique ? Si nous n'avions pas la liberté d'être parfois le docteur Hyde et parfois Mister Jekyll ?

Toutefois, depuis la fin du XX^e siècle, notre schizophrénie ordinaire est mise à rude épreuve. La première raison est la disparition de l'espace. Naguère, l'organisation géométrique de nos personnalités – à la maison, au travail, sur un ring de boxe, etc. – nous garantissait, plus ou moins, la possibilité d'anticiper celle de nos personnalités à laquelle nos interlocuteurs s'attendaient, et nous donnait le temps de passer de l'une à l'autre. De nos jours, il nous est parfois demandé de changer brutalement de personnalité, parce qu'un collègue nous appelle au téléphone alors que nous

paressons sur la plage, ou parce que nous avons machinalement consulté nos courriers professionnels au cours d'une randonnée en montagne.

Mais ce n'est pas là l'unique raison de cette mise à l'épreuve : en nous exposant sur le Web, par exemple en utilisant un réseau social, nous rendons souvent accessibles plusieurs de nos personnalités, qui ne peuvent



désormais plus dire « je » ou « moi » comme si les autres n'existaient pas.

Bien entendu, cette exposition n'est pas tout à fait nouvelle : au XX^e siècle, par exemple, le cinéma et la télévision ont exposé de nombreuses actrices et de nombreux acteurs aux yeux du public. Mais précisément parce qu'ils étaient acteurs, tout le monde savait que leur personnalité publique n'était qu'un rôle de plus. Personne ne doutait que Marilyn Monroe ou Marilyn Manson avaient aussi des personnalités très différentes de l'image construite qu'ils exposaient. Publier,

sur un réseau social, à la fois ses sextapes et son *curriculum vitae* est tout à fait différent : il ne s'agit plus d'exposer l'une de ses personnalités construite pour cela, mais d'exposer plusieurs de ses personnalités, qui ne peuvent désormais plus s'ignorer.

Cette situation est sans doute transitoire, car le Web et les téléphones mobiles n'ont que quelques décennies. Mais il n'est pas si facile d'anticiper la manière dont elle va évoluer. Une première possibilité est une évolution vers une plus grande porosité entre nos différentes personnalités : nous pourrions finir par accepter l'idée que, comme nous-mêmes, les personnes que nous côtoyons souffrent de schizophrénie ordinaire et cesser d'être embarrassés quand nous accédons involontairement à l'une de leurs personnalités dont nous ignorions l'existence.

Une autre est, au contraire, un plus grand cloisonnement de nos personnalités : comme ces écrivains qui publient sous différents noms de plume, nous pourrions finir par avoir plusieurs personnalités indépendantes sur le Web. La généralisation de la pseudonymie – y compris dans un cadre semi-professionnel, comme le blogage ou la contribution à une encyclopédie – semble aller dans ce sens. Peut-être sera-t-il un jour impossible de savoir que derrière les pseudonymes Jekyll et Hyde se cachait une personne unique.

D'ailleurs, l'était-elle ?

Gilles DOWEK est chercheur à l'institut Inria et membre du conseil scientifique de la Société informatique de France.

UN ÉVÉNEMENT



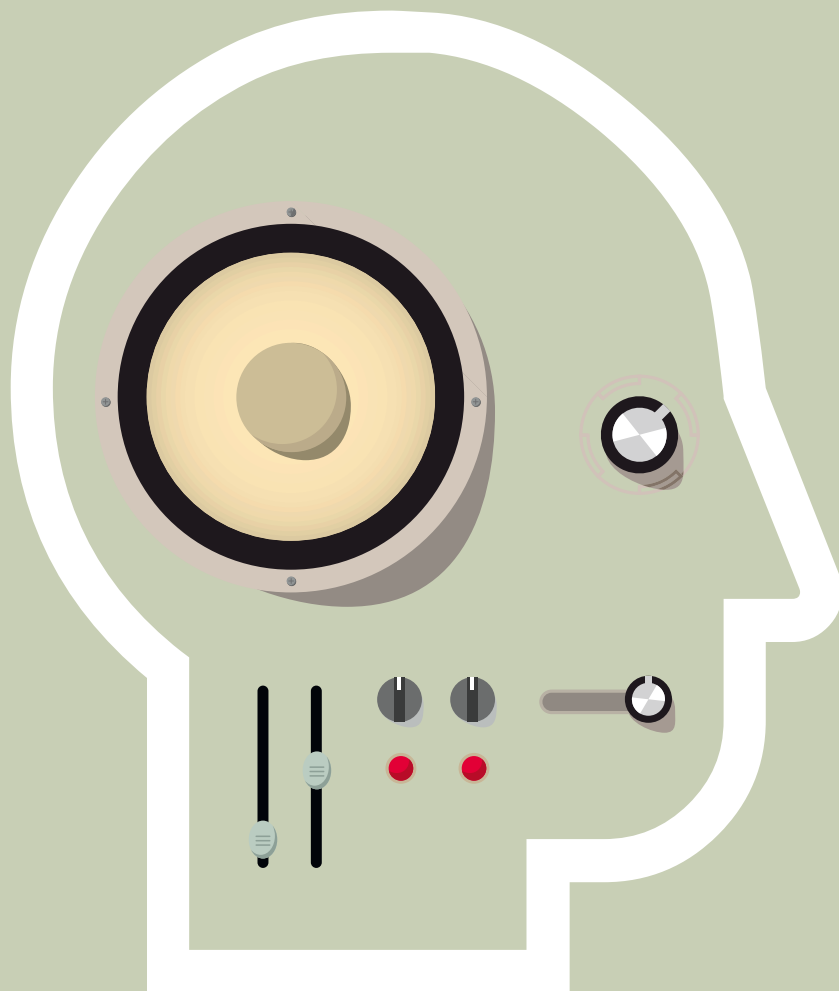
RADIO FRANCE

Cycle MUSIQUE & CERVEAU

**SAMEDI
12 SEPTEMBRE
2015**

9H30 - 17H
STUDIO 105
MAISON
DE LA
RADIO

**NEURO
SYMPHONIE :
LA MUSIQUE
ET NOTRE
CERVEAU**
VOYAGE DANS
LE CERVEAU
MUSICIEN



----- Avec la participation de -----

Pierre Lemarquis
et Daniele Schön

Animé par Hervé Platel

- > **Soigner par la musique - Histoire et hypothèses**
- > **La musique au secours du langage - Dyslexie et surdité**
- > **Musicothérapie et cerveau**

Musique et Santé

Mail : info@musique-sante.org

Tél : 04 94 07 76 19

Inscription :

<http://www.musique-sante.org/>

Coût :

Prise en charge formation continue/OPCA

- Par conférence : 95 €

- Pour le cycle de trois conférences : 240 €

Prise en charge individuelle :

- Par conférence : 80 €

- Pour le cycle de trois conférences : 200 €

Association loi 1901, non assujettie à la TVA N°d'organisme de formation professionnelle : 11 75 317 04 75 N°Siret 421 942 863 000 34



SACEM UNIVERSITÉ

CABINET DE CURIOSITÉS SOCIOLOGIQUES par Gérald Bronner



Le danger invisible de l'hôpital

On surestime le risque lié aux attentats terroristes, alors qu'on tend à ignorer celui des infections contractées à l'hôpital. Or le second risque est très supérieur au premier !

Depuis l'attentat de juin 2015, le tourisme est en berne en Tunisie. Pourtant, le risque d'y mourir des mains d'un terroriste est objectivement très faible. Malgré cela, l'émotion suscitée par ce drame l'associera à un danger d'une telle visibilité sociale qu'il fausse la boussole de notre entendement. Il est par exemple incontestablement plus risqué de prendre votre automobile pour traverser la France que de vous rendre en Tunisie pour vos vacances : 3 384 personnes ont perdu la vie en 2014 sur les routes de l'Hexagone. Pourtant, vous prendrez le volant sans frayeur particulière la plupart du temps.

Il est par ailleurs un risque plus létal dont nous sommes plus inconscients encore que ceux que nous prenons en voiture. Selon un rapport remis à l'Office parlementaire d'évaluation des politiques de santé en 2006, ce risque provoquerait le décès de 9 000 individus par an en France. Ce danger qui, sans être toujours mortel, touche 750 000 personnes par an, porte un nom : les infections nosocomiales. Venant des mots grecs *nosos* et *komein* signifiant « maladie » et « soigner », le terme désigne les infections que nous pouvons contracter dans un établissement de santé.

Sans être un danger tout à fait inconnu, ces infections ne suscitent pas autant d'émotion et de crainte qu'elles le pourraient, comme si certains phénomènes inquiétants passaient inaperçus ou presque. Compte tenu de l'ampleur du phénomène, on pourrait être surpris de constater que l'hôpital garde son image d'univers sûr et aseptisé. Comment expliquer cette confiance relative,

dans une société devenue par ailleurs si sensible au risque ?

D'abord, les victimes d'infections nosocomiales sont majoritairement des personnes de plus de 50 ans ou des personnes dont le système immunitaire est défaillant en raison de leur état de faiblesse ou de leur traitement thérapeutique. Statistiquement, ces personnes sont susceptibles d'aller



CHACQUE ANNÉE EN FRANCE, plusieurs milliers de personnes meurent d'infections contractées à l'hôpital.

plus fréquemment à l'hôpital. De surcroît, on peut supposer qu'elles y vont pour des raisons parfois si graves qu'elles ont une probabilité non négligeable d'y mourir. De ce fait, lorsqu'une d'elles décède à l'hôpital des suites d'une maladie nosocomiale, la famille ne verra pas toujours que cette mort est un *accident*, et la prendra pour la conclusion normale et prévisible d'un processus inéluctable.

Ensuite, on ignore que les hôpitaux sont particulièrement chauffés et que cela favorise la prolifération microbienne, et on

oublie qu'ils sont fréquentés par d'innombrables visiteurs dont la présence multiplie les risques de transmission des germes.

Enfin, on ne sait pas toujours que ce sont les progrès des techniques thérapeutiques eux-mêmes qui accroissent le risque de contracter une infection. La pose de prothèses, les intubations, les endoscopies, etc. sont autant d'actes qui, en introduisant des corps étrangers dans les organismes, augmentent fortement les risques infectieux. Autre rançon du succès : les progrès des antibiotiques (un tiers des hospitalisés en reçoivent) ont en milieu hospitalier entraîné l'apparition de souches très résistantes (comme le staphylocoque doré qui résiste à la pénicilline) qui seraient une cause importante des morts par infection nosocomiale.

Il existe un « biais de disponibilité » – les psychologues le définissent comme la tendance des individus à estimer une probabilité à partir de la facilité avec laquelle ils retrouvent de mémoire des exemples illustrant l'événement qui est objet de leur estimation – qui concourt à la surestimation des risques. De la même façon, il existe un effet d'indisponibilité qui produit le résultat inverse. Ceux qui conduisent des campagnes d'information de santé publique pourraient tirer profit d'une cartographie des peurs collectives localisant ces zones d'invisibilité et de visibilité pour rationaliser leurs efforts de communication. ■

Gérald BRONNER est professeur de sociologie à l'université Paris-Diderot.



LA MARCHÉ DES SCIENCES

DÉCOUVERTES, INVENTIONS, AVENTURES SAVANTES AU FIL DE L'HISTOIRE



AURÉLIE LUNEAU
CHAQUE JEUDI
14H - 15H

Écoute, réécoute, podcast
franceculture.fr



Des océans tombés

De nouvelles observations relancent le débat sur l'origine de l'eau présente sur Terre : comètes, astéroïdes ou autres corps célestes ?

David Jewitt et Edward Young

L'ESSENTIEL

■ Pendant que les planètes se formaient, la chaleur du Soleil a expulsé l'eau vers les régions externes du Système solaire.

■ Dans les régions internes, les planètes – dont la Terre – sont relativement sèches.

■ L'eau serait arrivée à un stade tardif de la formation de la Terre par le biais soit d'astéroïdes, soit de comètes.

■ Les mesures récentes ne tranchent pas entre ces deux pistes. La source n'est peut-être pas unique ou pourrait être assez différente.

Ron Miller



du ciel